consommée du brigandage avec son maintien dont on rejette, il est vrai, la responsabilité sur les autorités ottomanes des frontières; comment on peut concevoir que si la *facilité du passage* de Grèce en Turquie, et *vice versâ*, qui *n'est qu'une des causes principales*, n'existait pas, le retour du brigandage serait impossible? L'aveu est naïf: on convient qu'alors même que l'invention de *la facilité du passage* n'eût pas été faite, le brigandage n'en aurait pas moins *d'autres causes principales*. Par conséquent, on ne doit pas dire qu'en supprimant cette prétendue *facilité de passage*, on rendrait le retour du brigandage impossible. Négligeons ces maladresses qui prouvent mieux que nous ne saurions le faire les embarras de l'argumentateur.

La Turquie est donc accusée devant toutes les Puissances d'être la complice volontaire, opiniâtre, intéressée du brigandage qui ruine la Grèce et ses propres provinces de la frontière. Et c'est le cabinet d'Athènes qui porte cette accusation, lui qui a dans ses cartons cent preuves du contraire, et il se fait aider, dans cette accusation, par les journaux de son pays!

Ne remontons pas trop haut pour justifier notre assertion; car plus nous irions dans le passé, plus il nous serait facile de démontrer que nous avons raison et que le gouvernement grec a tort. On a vu par la première partie de notre article que, depuis 1848, le gouvernement impérial a réclamé souvent contre les bandes de malfaiteurs hellènes qui sortaient de leur pays pour venir piller et assassiner dans les villages turcs, et que toujours les troupes impériales leur ont donné la chasse les armes à la main; mais on le verrait bien mieux encore si nous allions au-delà de 1848. Combien de réclamations la S. Porte n'a-t-elle pas adressées, à ce sujet, au cabinet d'Athènes! Combien de difficultés ne sont-elles pas nées entre les deux pays de ce que ces réclamations ne trouvaient presque toujours que mauvais vouloir de la part du gouvernement grec! On peut dire que tout le temps du représentant de la S. Porte à Athènes se passait dans ces sortes d'affaires. Encore une fois, qu'on regarde dans les cartons. Maisrestons en deça de 1848, tenons-nous même à l'année qui va finir et en grande partie à la période de temps qui comprend toute l'existence du ministère actuel.

Est-il vrai, oui ou non, qu'afin de combattre en Turquie, le brigandage de la Grèce, le gouvernement impérial fait des frais considérables pour entretenir des troupes sur ses frontières, sous le commandement d'Ismail bey? Nous répondons: Oui.

Est-il vrai, oui ou non, que ces bandes de brigands se sont de tout temps formées en Grèce au su de tout le monde et de toutes les Puissances, et que leurs chefs, souvent pris, ont été souvent graciés et promus ensuite à des fonctions publiques? Nous répondons: Oui.

Est-il vrai, oui ou non, que l'année dernière des bandes venues de Granitza et de Thabassouda, et ayant l'appui d'un démarque et d'un officier de l'armée grecque, furent repoussées par les troupes impériales, et qu'un certain Gradoula, frère de cet officier, fut tué dans la mêlée? Nous répondons: Oui.

Est-il vrai, oui ou non, que le représentant de la S. Porte, à Athènes, par ses notes des mois d'août, octobre et novembre derniers, a demandé instamment que le cabinet hellénique prît les mesures nécessaires pour réprimer les actes criminels que des bandes de malfaiteurs grecs, notamment les bandes de Calamata et de Thasso commettaient sur le territoire ottoman? Nous répondons: Oui.

Est-il vrai, oui ou non, que le concours du gouvernement impérial n'a jamais manqué à la répression de ces bandes? Nous répondons: Oui.

Et cela est tellement vrai, que le rédacteur lui-même de la Réponse au Mémoire du cabinet anglais, M. Païcos, ministre des affaires étrangères en Grèce, a reconnu officiellement ce concours, et au nom de son gouvernement, il en a offert sincèrement ses remerciemens et sa reconnaissance à la S. Porte.

Oui, M. Païcos en personne a reconnu que le gouvernement impérial ne négligeait rien pour concourir à la destruction du brigandage en Grèce.

Que signifie dès-lors ce démenti qu'il se donne à lui-même dans sa triste Réponse à lord Palmerston; que signifient et ce *passage facile*, et cette absence de *tout obstacle* au va-et-vient des brigands, et cet *asyle inaccessible*, et ces *repaires impénétrables?*

L'explication en est bien simple: le ministère grec avait à soutenir une mauvaise, une détestable thèse, et il n'a pu s'en tirer que tristement, par des inexactitudes et des maladresses; inexactitudes et maladresses condamnables au premier chef, car elles s'attaquent à la loyauté, à l'honneur, à la moralité du gouvernement impérial; elles traduisent ses plus nobles sentimens au tribunal de l'opinion publique et devant la conscience des Puissances de l'Europe. Et pourquoi cet attentat? Pour justifier une conduite que le gouvernement anglais trouve des plus répréhensibles, puisqu'elle conduit la Grèce à sa désorganisation sociale.

Un mot encore pour en finir. Il est dit dans la Réponse du ministère d'Athènes que si la Grèce, libre depuis 24 ans, est dans le pitoyable état où la voit le cabinet britannique, c'est parce qu'elle est à peine sortie d'un esclavage de quatre siècles. Ceci est une vieille phrase qui a fait son temps depuis nombre d'années comme les sympathies irréfléchies qu'on avait pour le petit royaume, et qui prouve tout au plus qu'on n'eût pas été fâché que le Bas-Empire continuât à effrayer le monde de toutes ses hontes. Nous ne saurions mieux y répondre, pour conclure, que par ces paroles de M. de Valmy dont personne ne conteste ni le talent, ni la loyauté, ni la hauteur de vue; son témoignage vaut bien celui de M. Païcos: « On conçoit que le monde chrétien au moyen-âge n'ait vu dans la prise de Constantinople par les Turcs qu'un sujet d'alarmes; mais il est permis à l'historien de notre temps d'y voir l'exécution d'un arrêt de la justice divine, et l'extinction d'un foyer de corruption et de dégradation qui répandait sur le monde chrétien sa lumière pernicieuse. »

Si l'on avait pu douter de la féconde imaginative des correspondans orientaux des feuilles autrichiennes, les nouvelles qu'ils livrent depuis quelques temps à la circulation, auraient suffi assurément pour faire cesser entièrement ce doute. Nous croyons qu'il surpassent, de ce côté, tous les autres correspondans. Et lorsque leur imagination se ralentit, les journaux eux-mêmes y suppléent aisément pour la plus grande joie sans doute de leurs lecteurs. On sait que l'imagination n'a d'ordinaire rien de commun avec le bon sens. Voici ce que nous lisons dans le *Journal de Francfort* qui nous est arrivé hier, à la date de Vienne, 12 novembre:

« Abdul-Hamid éfendi, fils du Sultan, âgé » de 10 ans, qui fait un voyage en Europe, » arrivera très prochainement ici (Vienne). » Le but de son voyage est de s'instruire » dans la tactique militaire européenne. »

Le prince impérial Abdul-Hamid éfendi, est le second fils de S. M. I. le Sultan; il est né le 21 septembre 1842, et n'a par conséquent que neuf ans. Les voyages instruisent à tous les points de vue, mais ce n'est pas à l'âge de neuf ans que l'on peut se livrer à ce genre d'instruction, encore moins s'il s'agit d'apprendre la tactique militaire européenne. Pas n'est besoin de dire que Abdul-Hamid éfendi n'a pas quitté Constantinople, et qu'il faut être bien enclin à la plaisanterie de mauvais aloi pour annoncer qu'il voyage en Europe et qu'il est attendu prochainement à Vienne. On voit que l'imagination, comme nous venons de le dire, n'a souvent rien de commun avec le bons sens.

Voici maintenant une preuve de plus de la fécondité d'imagination dont nous venons de parler à propos des correspondans des feuilles autrichiennes; on la lit en toutes lettres dans la *Correspondance de Vienne*, dans le *Wanderer*, d'où elle a passé ensuite dans le *Journal de Francfort*, dans le *Constitutionnel* et enfin dans tous les journaux d'Europe. Si le conte du correspondant eût été dans son ensemble favorable à la Turquie, il est probable que la *Correspondance de Vienne* et le *Wanderer* n'en auraient rien dit; mais il lui est plutôt nuisible, et vite on le livre à la publicité. Nous citons d'après le *Journal de Francfort* du 20 novembre; c'est une correspondance de Damas, portant la date du 23 octobre:

« La *Correspondance autrichienne* rapporte une histoire qui forme le pendant de celle du père Thomas. Dans un village du territoire de Hasbey-a, un musulman est trouvé assassiné dans sa demeure. Le gouverneur Omar-Pacha fait procéder à une enquête, qui est dirigée par l'émir Mohamed-Selim. Or, à peine l'émir eut-il reçu les ordres du gouverneur, qu'il fit arrêter cinq chrétiens appartenant au culte catholique grec et voulut les forcer par toute sorte de tortures à avouer qu'ils avaient pris part à l'assassinat. Ce moyen, toutefois, ne lui réussit point. La torture n'arracha aucun aveu aux chrétiens. Le gouverneur a ordonné à l'émir de venir à Damas pour rendre compte de sa manière d'agir illégale. »

On voit que l'histoire (lisez fable) de l'assassinat qu'on raconte, rapprochée de celle du père Thomas, ne manque pas d'un certain degré de malice. Là est tout le mérite du correspondant, et personne, nous supposons, ne lui en enviera la gloire, car et le village de Hasbeya, et le musulman assassiné, et l'ordre d'enquête d'Omar bey, et l'enquête, et l'émir Mohamed-Selim, et l'arrestation de cinq chrétiens, et leur mise à la torture, et chaque phrase, et chaque mot, et chaque point, et chaque virgule, tout cela est supposé, fabriqué, imaginé par ledit correspondant. Et comme nous n'aimons pas à nous prendre à ce qu'écrivent les esprits qui rêvassent, nous nous bornons à signaler le présent conte comme un des plus mauvais dans le genre nommé vulgairement *canard*.

En Syrie, il y a un petite localité, du nom de *Yaourdah*, qui, jusque dans ces derniers temps, avait refusé de se soumettre au *Tanzimat* et à la loi de la conscription. Kérim pacha, qui commandait naguère à Alep, avait dû se mettre en marche sur Yaourdah avec des troupes pour que là, comme dans toutes les autres parties de l'Empire, la *Loi Nouvelle* y reçut son application. On nous écrit d'Alep, 23 novembre, qu'en approchant la marche de Kérim pacha, les habitans de Yaourdah se sont empressés de lui envoyer leur soumission pleine et entière et le contingent de recrues fixé à leur localité. On voit que, par la fermeté et la modération du gouvernement impérial, l'application du *Tanzimat* est devenue peu à peu générale sans qu'il ait été besoin de recourir souvent aux moyens extrêmes qui répugnent toujours à la sollicitude si grande de S. M. I. le Sultan pour tous ses sujets.

Le Vladika de Monténégro est mort il y a environ un mois, et un de ses neveux, âgé de 19 ans, lui a succédé. Voici les détails biographiques que notre correspondant de Belgrade nous donne sur cet homme remarquable qui a emporté dans sa tombe les regrets de tous ses compatriotes; nos lecteurs les liront avec intérêt:

« Le Vladika Pierre II, de la tribu Négoche, mort le 31 octobre dernier, était chef du Monténégro depuis 1830, et avait succédé à son oncle Pierre Ier. Homme d'une grande érudition, vivant simplement, il était parvenu à exercer une influence irrésistible sur les sauvages habitants de le Monténégrin. Pierre II était âgé de 40 ans, et souffrait depuis longtemps d'un mal de poitrine qui avait mis plusieurs fois déjà sa vie en danger. Sa mort a été un deuil général parmi les Slaves du midi, et le journal d'Agram, qui a donné cette triste nouvelle, était encadré de noir et recommandait à tous les fidèles de l'Eglise Orientale de prier pour le saint-homme qui venait de quitter cette terre, etc., etc. Il est de fait que de longtemps probablement les Monténégrins n'auront un chef aussi habile, aussi dévoué à son pays, dont il chantait la gloire dans des vers empreints, dit-on, d'une grande poésie et d'une haute portée d'esprit. Son successeur, désigné par lui, est un novice âgé de 19 ans, qui se trouvait dernièrement à Vienne pour y faire son éducation. On n'augure rien de bon de ce nouveau chef, et l'on craint beaucoup que les haines des tribus entr'elles, longtemps comprimées par Pierre II, n'éclatent en commotions, en vengeances, suivies de cruautés et de pillage, ne soient de nouveau l'état normal de ce pays. On est ici sans nouvelles de ce qui s'est passé à Cettigne depuis la mort du Vladika; on ne connaît ni l'état des esprits, ni l'attitude des partis vis-à-vis de celui que Pierre II a désigné pour lui succéder dans les deux pouvoirs spirituel et temporel. La fortune personnelle du défunt Prince Evêque, est évaluée à 750 mille francs. Tout l'usufruit en est distribué entre divers parents; mais ce capital retourne, après la mort des légataires, à l'administration du pays. »

Samedi dernier et aujourd'hui, le conseil des ministres s'est réuni à la Porte sous la présidence du Grand-Vézir.

Par ordonnance impériale, en date du 8 de ce mois:

Afif bey, vice-chancelier du divan impérial, est nommé *ad interim* secrétaire du ministère des affaires étrangères, le titulaire de ce poste, Emin éfendi, devant se rendre en Syrie pour motifs de santé;

Djazim éfendi, membre du bureau de la correspondance du ministère des finances, est nommé percepteur des contributions à Erzeroum.

NOUVELLES DIVERSES.

Vendredi dernier, S. M. I. le Sultan, accompagné de sa suite ordinaire, s'est rendu à la mosquée de Medjidié, à Béchiktache, et y a assisté à la prière de midi.

—Dimanche dernier, le comité des finances s'est réuni à l'hôtel des monnaies. On sait que ses séances sont fréquentes, et qu'il s'y agite les plus grandes questions d'économie pour donner au trésor public une assiette solide et durable pour les intérêts du présent et plus encore pour ceux de l'avenir. Déjà les travaux de ce comité ont amené une amélioration dans les finances du pays, but constant de la volonté de S. M. I. le Sultan, et l'on peut être sûr que la suite des travaux amènera la réalisation complète de ce but. On avait beaucoup parlé de l'état des finances de la Turquie, on en faisait un tableau peu rassurant à cause d'embarras passagers qui, regardés en face, ne devaient pas résister aux plus simples mesures d'économie. Depuis quelque temps, nous avons eu plus d'une occasion de le dire, on a commencé à prendre des mesures: d'autres suivront, et le trésor public, qui se trouve déjà dans une bien meilleure situation, ne tardera pas, nous l'espérons, à être en état de parer à tout ce que demandent le présent et l'avenir. Heureux sont les pays où il est si facile de restaurer les finances de l'Etat.

— Samedi dernier, l'Académie des Sciences et Belles Lettres s'est réunie au lieu ordinaire des séances pour entendre la lecture de divers rapports pleins d'intérêt et procéder à la nomination d'un membre correspondant en remplacement d'Emin pacha, décédé. Le choix de l'Académie est tombé sur un homme d'un grand mérite, Dahghistani Haggi Husein éfendi, professeur à l'école impériale du Génie.

— Par suite du décès d'Emin pacha, commandant en chef de l'armée d'Arabie, la belle et riche bibliothèque du défunt, où se trouvent des ouvrages très estimés en langues française et anglaise, sera mise en vente aux enchères et en détail, à la Porte, à partir de jeudi de la semaine prochaine. La vente se fera au comptant.

— Ainsi que nous l'avons annoncé plus haut, Emin éfendi, secrétaire du ministère des affaires étrangères, doit bientôt partir pour la Syrie, en vertu d'un congé de la Porte, dans le but d'y rétablir sa santé. C'est la deuxième fois qu'Emin éfendi se rend dans ce pays pour le même motif, et nous espérons que son nouveau séjour dans ces contrées, dont le climat est si propice à la maladie de poitrine dont il souffre, ne lui sera pas moins favorable que la première fois. Emin éfendi est un des meilleurs fonctionnaires de la Porte, et il n'est personne qui ne fasse des vœux pour le prompt rétablissement de sa santé.

— Ces jours derniers, la frégate ottomane *Feizy Bahry* est partie pour Beyrout, où elle prendra les pèlerins qui retournent de la Mecque. A bord du *Feizy-Bahry* se trouve Zia pacha, gouverneur-général d'Adana, qui se rend à son poste.

— Par ordonnance de S. M. le Sultan, M. Jonesco, ancien membre du conseil impérial d'agriculture, qui, si nous sommes bien informés, ne comptait pas encore dans son sein de sujet chrétien. L'honneur d'une pareille nomination est grand; mais tous ceux qui ont lu les travaux intéressans de M. Jonesco savent qu'il en était digne. L'auteur de l'*exécution agricole dans la plaine de Dobrodja* et de la *Thessalie telle qu'elle est et telle qu'elle peut être*, n'est pas seulement un homme de science théorique; il est surtout homme de science pratique. Ancien élève de l'institut agricole de Roville, il a puisé à l'une et l'autre science, et après en être sorti, il parcourut les diverses contrées de l'Europe pour y compléter ses études par la comparaison des meilleures méthodes mises depuis long-temps en pratique soit en Belgique, soit en Allemagne, soit enfin en Angleterre, le pays peut-être le plus avancé en agriculture; puis il revint dans son pays, la Moldavie, où il eut à diriger une exploitation agricole qui ne comptait pas moins de sept à huit cent charrues. M. Jonesco est donc une homme qui a fait ses preuves et de sa plume et de ses mains, et vous lui fait le gouvernement impérial d'avoir compté sur son instruction et son dévouement aux intérêts de la Turquie, sa patrie. On peut dire que le conseil impérial d'agriculture est le véritable centre de M. Jonesco, et soit par son initiative, soit par les lumières qu'il apportera dans tous les projets qui seront soumis à l'examen du conseil, il rendra de grands services à l'Etat. Nul n'est plus convaincu que lui que la richesse, la force, la puissance de l'Empire sont dans les développemens de son agriculture, et nul non plus n'apportera plus de zèle que lui à la démonstration théorique et pratique de cette importante vérité. Si le conseil n'a pas de meilleurs membres que lui, le ministère du département n'aura pas non plus de meilleur conseiller, car s'il a la pensée qui conçoit justement, il a aussi la volonté qui exécute promptement, sans jamais perdre de vue que l'économie doit sans cesse présider aux dépenses de l'Etat.

— M. Longworth, nommé en dernier lieu consul d'Angleterre à Monastir, et qui, ainsi que nous l'avions annoncé dans un de nos précédent numéros, était attendu à Constantinople, y est arrivé par le dernier bateau à vapeur français, et se rendra bientôt à son poste.

— On lit dans un journal de Smyrne du 3 de ce mois:

« M. l'avocat J. B. Ruffo, chancelier du consulat de Sardaigne en cette ville, vient d'être nommé vice-chancelier de la mission à Constantinople, et part aujourd'hui pour aller prendre possession de son nouveau poste. Il est remplacé ici par M. l'avocat M. Minetti, arrivé de

---

physionomie avait la vivacité et le piquant d'une parisienne. Son œil noir et bien fendu surmonté de sourcils très bruns qui suivaient une courbe gracieuse, son teint d'une couleur chaude et d'une transparence rare, annonçait fait croire à une origine toute méridionale, si de très fins cheveux châtins, une petite bouche rose, souriante et dans les coins de laquelle se cachait toute la finesse, tout l'esprit de la fille de Lutèce, n'eussent pas démenti la première supposition. Ses manières, son ton, ses paroles décelaient la femme du monde. Elle n'était pas jolie, mais elle était adorable.

A défaut de sa bouche, les yeux de Georges trahirent son émotion. Il saisit la main que la charmante dame lui tendait, la porta à ses lèvres, et ne prononça que ces paroles:

— Madame, vous êtes admirablement belle!

Le domino avait déjà remis son masque, et, faisant signe au jeune homme de ne pas le suivre, il disparut rapide comme un éclair. Georges s'élança instinctivement à sa poursuite, mais après quelques détours dans les corridors tortueux qui s'enchevêtrent sous les voûtes inférieures de l'Opéra, renonçant à l'espoir de rejoindre sa belle fugitive, il regagna le foyer où l'attendaient ses camarades réunis. Un immense éclat de rire accueillit sa présence, car les autres concurrents malheureux avaient déjà ébruité l'aventure de leur ami.

— « Seul! s'écriérent-ils tous ensemble; tu reviens seul! Ah! bravo! on s'est moqué de toi.

— « Je devine! dit un *titi* femelle, maîtresse de vingt-quatre heures et d'occasion, ramasse dans le bal où se rouls de jambe aventurés avaient fait l'admiration des danseurs les plus exigeants; je devine: le beau domino cachait sous son masque une horrible face de guenon qui aura effarouché ce jeune *mâtieu*.

— « Je parierais dix bouteilles de champagne contre une de *bleu* que la femme au domino n'était qu'un homme, continua un des jeunes gens.

— « Oh! c'était bien une femme, répondit le concurrent porteur de la moustache à la Vélasquez, mais elle a voulu nous mystifier en la personne de Georges; voilà tout.

— « Dans tous les cas, reprit le *titi* avec prétention et voulant passer pour érudit, si *mâtieu* a josué le rôle de Joseph, sa Putiphar aurait pu mieux choisir. »

Georges n'avait pas répondu à toutes ces plaisanteries que rien ne semblait justifier et qui avaient plu sur lui avec la rapidité de la grêle. Les dernières paroles du *titi* ne parurent même pas l'éveiller de l'espèce de rêve où il semblait plongé, et cependant moins que tout autre il méritait ce sarcasme. Sans être, en effet, ce que l'on est convenu de appeler un joli garçon, c'était quelque chose d'assez insignifiant et d'effacé dont raffolent presque toujours les femmes, qui, soit dit sans rancune, n'ont pas, en fait de beauté, un goût fort épuré. Georges possédait une de ces physionomies pleines de noblesse et de distinction, assez rares parmi les jeunes gens de son âge. Quoique bien jeune, — à peine dix-neuf ans, — et récemment échappé de sa famille pour venir suivre ses cours de droit à Paris, la réflexion tempérait sur sa figure la vivacité et l'insouciance. De beaux cheveux noirs tombaient en boucles autour de son col, et ses yeux de même couleur, bordés de longs cils, avaient des regards humides et sympathiques d'une expression douce et fière. Son front élevé et poli pouvait faire envie à une jeune fille. Ajoutez à cela une taille souple, une main irréprochable, des manières exemptes de gaucherie, et vous comprendrez qu'il n'était pas déjà si extraordinaire qu'un Joseph pareil rencontrât des Putiphar.

On partit pour se rendre chez Philippe, rue Montorgueil. Au déjeuner, Georges raconta son aventure, qui servit de texte aux suppositions les plus folles de tous ces jeunes écervelés dont la verve, puisée au fond des coupes, avait encore pour moteur ce puissant stimulant de l'imagination: l'inconnu.

Qui n'a pas assisté à une de ces bruyantes réunions, *inter pocula*, où le doyen d'âge ne compte pas trente printemps, où les qualibets, les sarcasmes, les basses sonores, l'ivresse joyeuse se font jour à travers les éclats de rire et le sans-façon autorise par les déguisements, où, pour ne pas attendre le garçon, l'on allume son cigare avec un faux-col en guise d'allumette, et où l'on fait sauter d'un coup de couteau le goulot des bouteilles.

Par malheur, si au fond de chaque verre l'esprit trouve un bon mot, un trait mordant, une fine mechanceté, c'est presque toujours aux dépens de la froide raison qui s'en va succomber à chaque nouvelle rasade. Alors l'insulte et la provocation servent souvent de riposte à une plaisanterie trop aiguë ou déplacée. D'ailleurs, on le sait, la jeunesse est sans pitié. Malheur à celui qui tombe sous ses coups! L'assommoir de grand chemin a plus de générosité dans l'âme pour la victime étendue à ses pieds, que la plupart des jeunes gens pour celui de leurs camarades qu'ils choisissent comme point de mire de leurs railleries. Bien des échappés de Toulou se feraient au cas de conscience d'attaquer à quatre ou cinq un voyageur attardé, et une dizaine de mauvais plaisants accableraient sans scrupule un de leurs intimes qui ne peut évidemment répondre à tous à la fois. Et puis il faut voir comme les rires approbateurs accueillent chaque nouvelle attaque dirigée contre le patient, comme on applaudit toute épigramme, bonne ou mauvaise, qui peut irriter sa susceptibilité, tandis que personne ne semble goûter sa défense héroïque. Vraiment c'est à damner un saint, à exaspérer un philosophe des plus impassibles. Georges n'était ni l'un ni l'autre et il avait 19 ans. Il défendait en outre une charmante femme, qu'il n'avait fait qu'entrevoir, il est vrai, mais qui lui apparaissait avec toutes les séductions de l'auge caressé dans ses rêves. Aussi le dépit et la colère lui firent-ils bientôt perdre son sangfroid, et lorsque le jeune homme à la moustache retroussée vint à lui dire:

— « En résumé, mon cher, ton domino n'est qu'une cuite qui a pris le rôle de volomb pour te faire jouer le rôle de *pigeon* (Ici pigeon signifie imbécille, niais.) »

Un vigoureux soufflet fut la seule réponse de l'offensé. L'autre allait riposter, mais on intervint. Aucun des deux ne voulut avoir tort, et malgré les tentatives de la société, dégrisée tout à coup, malgré les tentatives de réconciliation, il fut décidé entre les deux jeunes gens qu'ils se battraient le matin même. Deux des témoins choisis sortirent pour aller chercher des pistolets.

Au tumulte, à la joie qui régnaient naguère dans le cabinet, avaient succédé le calme et la tristesse. Des conversations à voix basse remplaçaient le chorus de tout à l'heure. L'orgie commençait si tollement se terminait comme un enterrement de famille, lorsque Georges secouant tout à coup sa douloureuse préoccupation, sonna pour demander du champagne.

— « Messieurs, dit-il en se levant, il n'est pas juste qu'une querelle particulière interrompe notre déjeûner de bal masqué. Tâchons d'oublier quelques temps encore, nous nous souviendrons après. »

Et il versa à la ronde. Son adversaire n'avait pas semblé entendre.

— « Charles, lui cria-t-il, il n'est pas d'usage que deux hommes qui vont se tuer choquent leurs verres, mais la circonstance exceptionnelle où nous nous trouvons autorise cette infraction, et tu ne peux refuser de boire avec nous. »

Charles se leva et tendit son verre.

Chacun comprit qu'il fallait s'abstenir de toute allusion à ce qui s'était passé et la conversation roulait sur des sujets indifférens.

Bientôt arrivèrent les deux témoins, et les deux champions prirent le chemin de la Porte-Maillot dans deux voitures séparées.

Les badauds, attroupés devant la porte du restaurant pour voir sortir les masques, ne se doutaient guère que ces jeunes gens, dont ils envoient les plaisirs, allaient jouer leur vie, au sortir d'un joyeux déjeûner, pour quelques paroles hasardées sur une femme que ni l'un ni l'autre ne connaissait.

Parvenus dans l'intérieur du bois, les deux adversaires et leurs témoins s'enfoncèrent à pied au milieu du bourré le plus épais et s'arrêtèrent enfin à une clairière qui leur parut propre à servir de lieu de combat.

Les préparatifs d'usage terminés, Georges et Charles se placèrent à vingt cinq pas de distance; au signal, les deux coups partirent en même temps, et Georges tomba frappé à l'épaule. On le transporta jusqu'à la voiture, et les chevaux partirent au galop la route de Paris. Durant le trajet, le blessé ne perdit pas connaissance; il tâcha, au contraire, de rassurer ses amis en plaisantant sur le rôle de Héros de roman que ce duel allait lui donner aux yeux de sa belle inconnue. Arrivé chez lui, il demanda un jeune médecin, son compatriote et presque son camarade.

Par bonheur la blessure n'était pas dangereuse, mais il fallut extraire la balle qui, après avoir traversé les chairs, s'était arrêtée à l'os sans le casser. L'opération fut douloureuse, et le patient s'évanouit à plusieurs reprises. Le repos seul devait calmer la fièvre; aussi dès que le malade fut endormi, le docteur recommanda de lui éviter toute émotion, et il sortit promettant de revenir le soir même.

(*La suite à un prochain numéro*)